

Lapsang souchong

Sonia Anguelova

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Anguelova, S. (2013). Lapsang souchong. *Moebius*, (138), 95–102.

SONIA ANGUELOVA

Lapsang souchong

Mademoiselle Adèle Stuart
82, Grande-Allée Ouest, Québec

Mademoiselle,

Dans les années quatre-vingt, je passais souvent devant votre cottage, j'admirais votre jardin. Je voulais connaître l'histoire de cette maison, une « survivante » à côté de ce qui allait devenir le centre commercial Petit Quartier. Alors que vous, dans votre demeure, persistiez inébranlablement, en retrait, derrière les arbres et la végétation. Je pensais que tôt ou tard les héritiers de cette merveille la vendraient à des promoteurs qui en feraient des condos. Je ne pouvais pas me faire à cette idée. Je cherchais une façon de vous épargner le pic des démolisseurs.

J'étudiais alors à l'université en journalisme et en histoire de l'art, collaborais à des émissions culturelles et littéraires à la radio communautaire. Et si je réalisais un reportage sur la maison, pour garder des traces avant sa disparition ?

J'avais entendu dire qu'une vieille dame y vivait. Je ne connaissais pas votre nom.

Un soir, tremblante de trac, mais décidée, j'ai poussé la porte de la grille, celle de la rue Cartier. J'ai sonné.

Une femme vint m'ouvrir. J'avais un carnet et un stylo en main. J'ai baragouiné que j'étais journaliste et que je voulais écrire sur cette habitation et sa propriétaire.

Elle me répondit que « Mademoiselle » était en train de prendre son repas, qu'elle était trop vieille et qu'il fallait la laisser tranquille. Voilà comment j'ai été éconduite.

Un ou deux ans plus tard, j'apprenais que «Mademoiselle» était morte et que sa maison deviendrait un musée. Le cottage et le jardin étaient sauvés.

Je suis déménagée à Montréal.

Plus de dix ans après, je me dirige vers la maison Henry-Stuart. La neige tombe sur la plaque à l'entrée. Des gens conversent sur la galerie. Je m'avance, demande si je peux visiter. Non, le musée est fermé aux visiteurs en décembre. Une femme me dit que la directrice s'en vient, la voilà qui descend de sa voiture et s'avance. Elle me répète que les visites ont lieu l'été. Et pour une écrivaine en résidence, qui est dans la ville pour trois mois? On promet de me rappeler.

C'est ainsi que j'obtiens une visite privée, le 20 décembre. Ah! quel privilège que de franchir la porte d'entrée. Quelle est l'odeur du passé?

Un coffret de voyage, un carnet. Envie d'ouvrir, de feuilleter.

Mademoiselle Adèle Stuart. Vous, votre mère et votre sœur aînée Mary aviez emménagé ici en 1918.

Mary s'est mariée et son époux, Monsieur Strang, est venu vivre avec vous. La chambre des maîtres, au rez-de-chaussée, est restée telle quelle, avec ses deux lits côte à côte, son *dressing-room* et sa salle de bain.

Vous viviez à l'étage, avec votre mère, vous aviez là votre propre salle de bain.

Votre beau-frère avait installé son bureau au rez-de-chaussée; il collectionnait des objets minuscules – oiseaux, vases, livres. Après sa mort, vous en avez fait votre boudoir.

Mary et Adèle, vos initiales gravées sur vos objets de toilette: brosse à cheveux, flacons. Les armoiries des Stuart. Des meubles hérités de votre arrière-grand-père, l'écrivain Philippe Aubert de Gaspé, seigneur de Saint-Jean-Port-Joli. Cette horloge qui fonctionne toujours lui appartenait. Il était 13 h 40 quand je me suis arrêtée devant.

Le hall d'entrée, avec le plat en bronze pour déposer les cartes d'invitation. Les domestiques allaient de maison en maison pour convier la bonne société au thé.

Le salon où vous les receviez, la salle à manger... Le foyer à charbon. Maintenant, la maison est chauffée par des calorifères à eau chaude.

La domestique portait un uniforme, celui que je vois est bourgogne, avec son col et son tablier blancs, en organdi, impeccablement repassés. Vos toilettes, celles de votre sœur. Ses gants de chevreau, ses mains toutes petites, des mains d'enfant. Et que dire des chapeaux, bien sages dans leurs boîtes.

Ah! que n'ai-je rêvé de ces commodes pleines: tissus, dentelles, broderies, perles! Tous ces objets qui vous ont accompagnée: livres, coffres, commodes, tapis, vaisselle, argenterie, vases, cadres, portraits. Celui de votre grand-mère Charlotte, si belle.

Une vie protégée, réglée comme une horloge.

Chaque chose à sa place, chaque activité à son heure, à la bonne saison.

Une vie bourgeoise, sans obligation de travailler. Lire, écrire, voyager, recevoir des amis à l'heure du thé pour converser.

Et bien sûr, vous aviez des chiens! Des terriers écossais. On raconte que votre dernier avait le droit de manger à table, qu'il avait sa propre vaisselle.

Je mettrais volontiers mes pas dans les vôtres, Mademoiselle. J'irais avec vous chez votre amie Catherine Rhodes, au domaine Cataraqui, là où j'ai travaillé un été comme hortultrice. C'est elle qui vous a fait connaître les travaux de William Robinson et c'est à cause de lui que, dans votre jardin, le muret de soutènement est sans mortier et que dans les interstices prolifèrent des plantes indigènes. À cette époque, vous aimiez conduire et reveniez toujours avec des boutures.

Vous adoriez le muguet. Il y en avait tout autour de la maison et leur parfum entraînait dans le cottage par les fenêtres ouvertes. Plus tard dans la saison, c'était celui des roses.

Avez-vous vu la princesse Elizabeth lors de sa visite au mois d'octobre 1951? S'est-elle arrêtée au domaine Cataraqui? Votre cottage est une humble demeure devant cette villa, avec ses salons en enfilade, ses cheminées de marbre et ses escaliers imposants.

Vous aviez du temps.

Une de vos petites-nièces affirme que vous aviez de l'esprit. Vous lisiez beaucoup, trois à cinq livres par semaine, faisiez des voyages. Vous alliez en Angleterre, partiez à la fin de décembre, peut-être en janvier. À Londres, vous alliez au théâtre, chez vos amis, chez les antiquaires, oui, vous aimiez sortir. Mais toujours vous étiez chez vous l'été, l'automne et le printemps. Vous aviez votre roseraie.

Votre vie durant, vous avez soutenu des œuvres caritatives, en particulier la Croix-Rouge pendant la Seconde Guerre mondiale.

Est-ce votre oncle qui vous a légué sa fortune, ou bien le mari de votre sœur ?

Votre mère est morte dans cette maison, votre sœur, devenue veuve, aussi. Vous viviez donc seule avec la domestique francophone – qui a été quarante ans à votre service – et le jardinier. Le monde autour changeait, vos amis anglophones disparaissaient les uns après les autres. Vous persistiez dans votre routine immuable.

Soixante-dix ans dans la même maison.

Jeune immigrante de dix-huit ans, j'arrivais à Québec en 1971, apprenais le français et ignorais tout de votre existence.

En 1973, j'accouchais de ma fille, vous étiez sans doute dans votre jardin, à protéger vos rosiers pour l'hiver. Quand je partais pour la Gaspésie, vous vous installiez dans l'ancien bureau de votre beau-frère. Vous ne montiez plus les escaliers.

En 1983, je revenais à Québec, mère monoparentale de deux enfants, louais un appartement sur la rue Fraser, à deux pas de votre maison.

La transformation de l'ancien garage en centre commercial au bout de votre propriété a dû vous déplaire, vous déranger. Heureusement que les vignes vous cachaient des curieux, la végétation faisant barrière, atténuant les bruits de la Grande-Allée et de la rue Cartier. Dans le cottage: portes, fenêtres fermées. Une oasis de paix. Vous ne sortiez plus beaucoup. La domestique s'occupait de tout: cuisine, commandes... Avec son mari jardinier, ils voyaient à tout.

Vous pouviez vivre avec vos souvenirs, ceux de votre mère, de votre sœur, de vos amis, tous partis... Pour vous, l'important c'était la roseraie, le jardin; soixante-dix ans à cultiver, à embellir, voilà une noble occupation, qui assure longévité, j'imagine. Déjà que vous purifiez l'eau pour préparer le thé! À l'épicerie Bardou, rue Cartier, vous n'aviez pas besoin de demander, ils savaient ce que vous préfériez.

Mademoiselle, vous aviez 98 ans quand vous avez quitté ce monde, en 1987, au mois d'octobre. À l'université, j'étais en train de découvrir les manuscrits de Félix-Antoine Savard, sa correspondance, archives consultées avec immensément de respect. Ah! toucher des yeux, des doigts le passé!

Mademoiselle Stuart, je vous ai suivie jusqu'à la bibliothèque de la Literary & Historical Society of Quebec. Vous y alliez une fois par semaine. Pendant plusieurs années, vous avez fait partie du comité de sélection des livres.

Fondée en 1824 par Lord Dalhousie, la LHSQ déménagera plusieurs fois avant de s'installer dans l'aile nord du Morrin College en 1868. Cet édifice abritait l'ancienne prison où votre arrière-grand-père, Philippe Aubert de Gaspé, fut emprisonné pendant trois ans. Vous aviez hérité des meubles provenant de son manoir.

Vous voici donc montant l'escalier en bois du Morrin Center. À votre droite, sur le mur, les portraits, ovales et carrés, du premier président de la Society jusqu'au dernier. Les cadres des photos noir et blanc, suspendus à l'aide de chaînettes, sont accrochés à distance respectable les uns des autres. Des messieurs barbus, moustachus, avec des favoris immenses, telles des ailes d'anges sur leurs visages sérieux. Bienvenue, *welcome to the LHSQ*.

Dès la porte franchie, vous voici en Angleterre. Des murs entiers d'étagères remplies de livres. Vous les aimez comme elles sont, même celle qui penche, comme si le poids des ouvrages, avec les années, y avait laissé son empreinte. Les planchers sont en chêne, ainsi que les bureaux, les chaises.

Une galerie encercle le deuxième étage, la balustrade est peinte en blanc telle une dentelle, un escalier en colimaçon ouvragé y mène. Du haut de cette mezzanine, une statue du général James Wolfe, tout de rouge vêtu, pointe l'index de la main gauche vers l'est. En saluant le militaire, vous vient en tête l'histoire de cette représentation de Wolfe, aux dimensions modestes. Réalisée par un boucher, qui l'avait installée en haut de son commerce au coin de la rue Saint-Jean et de la côte du Palais, elle eut à subir la colère des francophones sous la forme d'insultes, de tomates, d'œufs, de cailloux. Le boucher l'a enlevée et envoyée à Londres, pensant la mettre à l'abri. Placée devant un pub, elle n'a pas trouvé grâce non plus aux yeux des Londoniens. Certains diront que Wolfe le méritait. Il n'était pas un tendre, on connaît la cruauté du personnage, pas étonnant qu'on l'ait rejeté. On l'a renvoyé à Québec et c'est ici, dans cette bibliothèque où il n'avait plus à craindre ni les intempéries ni l'humeur des passants, que Wolfe a enfin trouvé la paix.

Rien n'a changé dans ce lieu depuis que vous avez commencé à le fréquenter : l'immense bureau ayant appartenu à George-Étienne Cartier, le divan et les chaises garnies de cuir, comme les tables et le tapis persan. Lieu convivial, *so British*. Vous êtes ici chez vous. Vous aimez particulièrement les calorifères ouvragés à l'entrée et ceux de la bibliothèque : leurs motifs floraux vous rappellent en hiver la présence de votre jardin sous la neige. Vous avez assisté ici à des conférences sur l'aménagement des jardins, sur la culture des roses.

Aujourd'hui, ce sont les écrivains et les poètes qui animent la bibliothèque. Sur les chaises où vous vous asseyiez, Mademoiselle, prennent place la poignée d'anglophones qui vivent encore dans la ville. Ni tambours, ni trompettes pour annoncer ce lieu, pas de façade imposante. Tout est à l'intérieur et pour celui ou celle qui pousse la porte, comme moi, c'est entrer dans un monde merveilleux, où le passé peut encore respirer. Ce passé au visage ridé ne cache pas son âge, n'a pas honte de ses habits usés. On l'a juste dépoussiéré.

Imprégnée dans la trame des tapis, couchée entre les pages jaunies des livres, tapie dans les craquelures du

plancher, l'âme d'un lieu, comme une couverture sur les épaules d'une vieille dame, auréole les objets, leur donne l'incandescence des années, des siècles passés.

De l'autre côté de la rue, dans ce qui fut l'ancien temple méthodiste Westley – qui a accueilli l'Institut Canadien de Québec et où se trouvait la bibliothèque du Vieux-Québec –, sur les pierres de ce passé, on bâtit la future Maison de la littérature. Vingt et unième siècle oblige, on garde l'enveloppe extérieure, mais tout ce qui est à l'intérieur sera arraché. On remplace le vieux par du neuf, béton, néons, espaces ouverts, verticaux, vides et lumineux. On gardera un rideau de scène, une porte de l'ancien temple, un siège de la salle de spectacle, autant d'artefacts que les architectes parsèmeront ici et là après de savants calculs et des simulations en trois dimensions.

Je regretterai l'ancienne loge du concierge au rez-de-chaussée, devenue résidence d'écrivains et quand je serai nostalgique de ces mois d'écriture en plein hiver, j'irai me réfugier de l'autre côté de la rue, au Morrin Center.

Je monterai les escaliers en lisant un à un les noms des présidents de la LHSQ, traverserai la pièce principale, où la présence discrète des deux ordinateurs me rappellera l'époque dans laquelle je vis, j'irai au fond, dans la salle du Conseil, là où les annuaires de la Ville de Québec s'alignent par centaines. Vous y êtes déjà. Enchantée, mademoiselle! Vous m'invitez, aujourd'hui je n'ai pas de carnet, pas de stylo.

Nous parlerons des roses, dégusterons le thé. Et même si je préfère l'*Earl Grey*, je serai curieuse de goûter votre *Lapsang souchong*.

Avec toute mon admiration,
Sonia Anguelova

